

Les journées du cinéma africain et créole Hommage au cinéma marocain

Ismaël Houdassine

Numéro 244, juillet-août 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Houdassine, I. (2006). Les journées du cinéma africain et créole : hommage au cinéma marocain. *Séquences*, (244), 7-7.

LES JOURNÉES DU CINÉMA AFRICAIN ET CRÉOLE

HOMMAGE AU CINÉMA MAROCAIN

Vues d'Afrique a présenté ses 22^e Journées du cinéma africain et créole sur le thème de l'abondance. En effet, du 20 au 29 avril 2006, les Montréalais ont pu profiter d'une programmation de près de 125 films et de 12 longs métrages en compétition. Cette année, le festival a tenu à rendre hommage au cinéma marocain. L'occasion pour Séquences de s'attarder sur un royaume dont les créations cinématographiques restent trop souvent méconnues du grand public, malgré le nombre toujours plus important de films qui s'y réalisent chaque année.

ISMAËL HOUDASSINE

Il faut l'avouer d'emblée, le royaume chérifien entretient une relation plutôt ambiguë avec le 7^e art. Bien que ces dernières années le pays soit devenu un lieu privilégié pour les productions hollywoodiennes et leurs films à gros budgets, la cinématographie nationale n'a pas été influencée par ce phénomène de surenchère.

Il est vrai qu'avec ces paysages grandioses mais également un héritage culturel exceptionnel, le Maroc attire des genres cinématographiques extrêmement coûteux, au-delà des possibilités financières du royaume. Les péplums — **Gladiator** et autres fresques historiques comme **Laurence d'Arabie** — sont de toute façon des genres qui siéent très difficilement au cinéma marocain, qui privilégie encore les œuvres plus modestes et intimistes.

C'est avec le long métrage en compétition **La Symphonie marocaine** de Kamal Kamal, qui signe ici son deuxième film, après **Taïef Nizar**, que les festivités se sont officiellement ouvertes. Bien accueillie lors du dernier Festival national de Tanger, **La Symphonie marocaine** est une œuvre de symboles qui raconte l'histoire d'une jeunesse exclue socialement qui trouve réconfort dans l'amour de la musique. Jeunesse subissant l'horreur de la guerre (celle du Proche-Orient), jeunesse itinérante, jeunesse ivre de vie. Le réalisateur semble ici se rapprocher des œuvres populaires égyptiennes où la musique, omniprésente, puise dans le folklore national.

Le cinéma marocain actuel, même s'il ne convainc pas toujours, s'attarde pour l'essentiel sur les maux et les difficultés d'un peuple. La tradition y est vue comme un fardeau et l'érotisme, à défaut d'une représentation sans tabou de la sexualité, y est tout simplement occultée. On est très loin des œuvres phares comme le très fellinien **Wechma**, de Hamid Benani, et le poétique **Badis** de Mohamed Abderrahman Tazi. Toutefois, certains films, malgré leur caractère brouillon, attirent l'attention et se démarquent d'une programmation généralement conventionnelle. À cet égard, citons **Un amour à Casablanca** d'Abdelkader Lagtaâ, **Ruses de Femmes** de Farida Benlyazid, sans oublier le rafraîchissant court-métrage **R'da** de Mohamed Ahed Bensouda.

Au fil de cette programmation inégale, **L'Enfance volée**, premier long métrage de Hakim Noury, aborde le sujet douloureux de la maltraitance, mais la tentative s'avère décevante. Une trame sonore assourdissante, et somme toute anachronique, mais également la distribution des rôles stéréotypés à l'extrême ne sert pas le scénario. Dorénavant, Hakim Noury se spécialise dans un registre plutôt léger; il réalise des comédies de mœurs populaires également présentées au festival Vues d'Afrique,

comme **Elle est diabétique, hypertendue et refuse de crever** et sa suite. **Elle est diabétique, hypertendue et refuse toujours de crever**. Deux films qui s'insèrent parfaitement dans l'humour marocain contemporain, à la fois acerbe et enjoué.

Cinéma social matinée de touches poétiques, le film **Ali Zaoua, Prince de la rue** de Nabil Ayouch a réussi quant à lui à émouvoir le public. En racontant les errances d'une bande d'enfants de la rue liés par la mort d'un des leurs, le réalisateur signe ici une œuvre sensible et teintée d'espoir. Sans fioritures ni artifices, **Ali Zaoua** est porté par le jeu coloré des jeunes orphelins véritablement issus de la rue. Sorte de conte onirique, le film, quoiqu'un peu naïf, contient toutes les qualités d'une fable. Touchant.



La Symphonie marocaine

Un autre sujet hautement d'actualité, celui de l'immigration clandestine, est abordé par le film **Tarfaya** de Daoud Aoulad Syad. Cette fiction, plutôt languette, adopte un ton documentaire, mais ne perd jamais de son intensité dramatique. L'histoire est celle de Myriam (excellente Touria Alaoui) qui, à l'instar de milliers de ses compatriotes, voudrait se rendre de l'autre côté de l'océan, en Espagne, devenue véritable terre promise. Du film se dégage une atmosphère visuelle oppressante très communicative de cette sensation d'ennui où l'attente pour l'Eldorado devient le leitmotiv de toute une génération sacrifiée sur l'autel de la misère.

En offrant durant les 22^{es} Journées du cinéma africain et créole une place de choix au Maroc, Vues d'Afrique a tenu à faire découvrir aux cinéphiles ce cinéma national, proche du direct, assez inégal, souvent passionnant. Loin des clichés et de l'exotisme de pacotille qui sont véhiculés dans les productions américaines, on a surtout apprécié la rétrospective des films marquants du royaume, dont plusieurs joyaux enrichissent le patrimoine cinématographique mondial.